

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 48

Artikel: Un thé joyeux
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223583>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

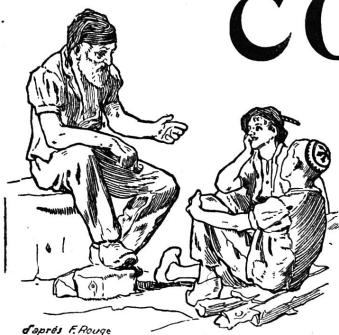
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne

Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité Gust. AMACKER

Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50

Étranger, port en sus.

Compte de chèques postaux II. 1160

Annonces 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous expédions le Conteurois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises. Les nouveaux abonnés recevront gratuitement les numéros de décembre.



LA TOR DE BABE

DE dzein de clli temps l'étant suti que met dâi ministre, dâi vîlho ministre de d'êvant 45, câ cein sè passâve lâi a onna tropa d'annâie, que la terra n'êtai pas fête à tsavon. N'avant pao oncora asseyî lè tourillon et la manivella po la fêre verî.

On dzo, vaïtc qu'âo conset communat de pè Babè ion que n'avâi oncora rein fê et que l'avâi pouâre de pas être renommâ lâo dit dinse :

— Son fasai onna tor que l'aullle tant qu'âo ciè, on porrâi savâi cein que sè passe pér le damon ! Et pu on porrâi feré travaillî lè chôme !

Faillâi ôûre clli tapâdzo. L'ant pas laissi fini, dâo tant que l'étant dzoâo. Dâo coup, l'ant nommâ grand précaut. Sant zu petit goutâ et la mîma vêprâ l'ant comueinç lâo tor.

Vo prometto que lâi ant travaillî et que l'ant châ. L'ê que lâi ein avâi de l'ovrâdzo et de l'aguelhiâdzo po allâ tant qu'âo ciè, mè poûro z'amî. Jamé l'rant crû que l'êtai atanâ en amont. Montâvant, montâvant adî, aguelhivant lè carron et lè pierre lè zon per dessu lè z'autro et adî pllie hiaut, adî plli amont, tant que po vére lo couteut sur l'êtai dobedzî d'allâ sur lè montagne. L'êtai tant hiauta cllia tor qu'on sè sarâi dza einnoyî en tseineit avau du la maitî.

On dzo que lo bon Dieu fasai la merena, ie l'ouït frêsa dâi pierra, on bocon davau de sa tita :

— Qu'ê-te cosse, que sè dit ? Ah ! lè mele-bâogro ! Mè su reposâ trâo grand temps aprî la créachon ! Ant te pi met lâo tor à l'enquîète ? I'ê onna servitudâ de hiautâo su la terra ! vo-liant prâo vêre ! Ne vu pas que clliâo craset vignânt vêre cein que couâi dein mon cassoton. Tsacson son otto ! Oncora on par de dzo et l'rant betâ lo boquet... dê coûte ma carrâie ! Clliâo cheint-mau ! Atteinde pi !

Et n'a fê ne ion, ne dôû. Hardi ! l'empougne onna mécanique que l'êtai dê coûte lî. Ein baille dâo trâi tor et vaïtc tot lo ciè que sè met à montâ, à montâ tandu omète duve z'hâore asse rido qu'on einludze. Vo pouâide peinsâ se la

terra l'êtai ilien ora ! On l'arâi de du lé, oquie de gros quemet iena de clliâo caille de motse que lâi a su lè meryâo.

— Ora, veni lâi, que l'a peinsâ lo bon Dieu... et ie rebaillo trâi tor de mécanique !

Lè z'hommo su lâo tor vouaitivant lo ciè ludzî dein lè z'éludze. Diabe lo mor que lâi compregnant. Et tot d'ôn coup — paraît que lo momént l'êtai arrevâ — la terra s'êtai messâ à verî. Quinta pouâre, mè z'amî ! La terra que fâ 'na rionda quemet on macaque pè lo dancing ! Du su la tor, lè dzein pregnant la foulâre. L'êtant tot étourlo et la tûta lâo z'ecarfaillâi. Savant pas mè cein que desant : ion bramâve oï, l'autro yess, l'autro ya, tot parâi que dâi soûlon sein sè compreindre. L'êtai de vère verî la tor. La tûta lâo verîve assebin. L'ant comueincâ à décheindre lè z'egrâ quattro pè quattro ein baragouineint quemet dâi coo que l'ant fê trâi dzor de bouan. Et l'êtai tant hiauta cllia tor que pu pas vo dere guiero de temps l'ant met po décheindre. Tot cein que pu vo contâ l'è que ein a ion que l'avâi laissî corre son martî ein dèzo de la tor, du lo couteut. Dau tant de temps que l'avâi met à tsestî, quand l'è arrevâ au mandzo l'êtai peurî.

Ora comptâde !

Lè resto de clliâo tor, vo pouâide lè vère ein Gâoze. Et dere que sè dépustant pè Losena po ein refére iena dinse !

Marc à Louis.

Tout simplement. — Un homme habituellement fort sale disait à l'un de ses amis, un jour de carnaval :

— Je voudrais bien me déguiser.

L'ami répondit :

— Mettez une chemise blanche.

Un compliment. — Oui, monsieur, i'ai conservé tous les cadeaux que l'on m'a faits du temps où j'étais jeune fille.

— J'ignorais, mademoiselle, que vous collectionniez les antiquités.

PETITES CHOSES D'ÉCOLE

Chansonnette: L'Expert.

(Air : Tu n'en as jamais rien su).

Je suis l'ami des écoles
Et vers la fin de l'hiver,
J'aime assez quand on me colle
Tout les fonctions de l'expert.
Je prends mon air des dimanches
En entrant chez les petits
Dont les bonnes têtes franches (bis)
Disent assez qu' je suis gentil.
On lit dans le premier livre:
« Pa-pa a pu-ni mi-mi, »
Je n'ai pas de peine à suivre
La cigale et la fourmi.
Puis, avant qu'on licencie,
La maîtresse et les marmots,
C'est moi qui les remercie (bis)
Et leur adresse quelques mots.
Dans les toutes grandes classes
Je me sens plus en émoi,
Ma mémoire me tracasse,
Les goss' en savent plus que moi...
Je prends, dans mon indulgence,
Mon air le plus dégagé
Et bénis la Providence (bis)
Que les rôl' ne soient pas changés.

Lisette.

UN THE JOYEUX

— Tiens, voilà encore le téléphone qui appelle. Allo, qui est là ?

.....

— Bonjour Médème Mabelle.

.....

— Oh, que c'est dommage ! mais, on ne peut pas se passer de vous.

.....

— Amenez-la donc avec vous. Cela nous fera plaisir d'apprendre à la connaître.

.....

— Mais si, une de plus ou une de moins, cela ne tire pas à conséquence.

.....

— Ainsi, c'est entendu; je compte sur vous, Médème Mabelle et sur votre cousine. Au revoir, Médème.

Madame Besson, la femme du préfet de X... reposa le récepteur téléphonique avec un gros soupir et en rentrant à la cuisine où son mari fouettait de la crème avec une énergie concentrée, elle lui annonça que Mme Trou-de-Lit Mabelle venait de recevoir à l'improviste une cousine de Bienné et qu'elle, Mme Mélanie Besson, n'avait pu faire autrement que de les inviter toutes deux au thé joyeux qui se donnait chez elle ce même après-midi.

Pour l'intelligence du sujet, il est utile de savoir que Mme Besson, bien qu'originaire de Ximel, se pique de s'exprimer en société en un français impeccable. C'est ainsi qu'elle dit « Médème » pour « Madame », même lorsqu'elle s'adresse à Mme Gertrude Mabelle, une Soleuroise de naissance, que l'on désigne tout simplement dans la localité sous le nom de Mme Trou-de-lit, ensuite de la déformation que l'on a fait subir au diminutif allemand (Trudely) de son prénom. Ces dames sont membres de la société de couture qui se réunit hebdomadairement en hiver au local de la « Concorde ». Entre Noël et le Nouvel-An, il est de tradition que les membres du comité se relaient chaque année pour offrir chez elles un thé joyeux aux dix-huit dames formant la société. Le 28 décembre dernier, ce fut le tour de Mme Besson, en qualité de trésorière de la société, de faire les honneurs de sa maison. N'ayant ni enfants ni domestique, elle fut obligée ce jour-là de recourir aux bons offices de son mari, le préfet, un brave homme, fait au feu et qui sait se retourner à la cuisine aussi bien, sinon mieux, que son excellente moitié. Dès l'aube du 28 décembre, M. et Mme Besson se mirent à l'œuvre. Monsieur dut à plus d'une reprise recevoir des clients, ce qui ne l'empêcha point de préparer la pâté pour les gâteaux aux pommes que devait cuire le boulanger encore dans la matinée. Madame avait, dans l'intervalle, étalé en sa chambre à manger sa plus belle porcelaine, pelé et coupé les pommes en quartiers, chauffé les fourneaux et préparé son dîner composé des restes de celui du jour précédent. Et maintenant, à une heure de l'après-midi, deux heures avant la réception des dames, M. et Mme Besson, postés chacun devant un formidable bol d'argile, fouettaient à l'envi une crème blanche et appétissante.

Quelque peu énervée par la communication téléphonique de Mme Trou-de-lit et la perspec-

tive d'avoir une étrangère à héberger par surcroît, Mme Besson se fit trop énergique et d'un coup de main malencontreux réussit à faire danser son bol qui plongea dans le vide pour aller se fracasser sur le carreau de la cuisine. Par bonheur, la crème se trouvait être presque à point, de sorte qu'il ne fut pas trop difficile au couple quelque peu ahuri de la recueillir avec des cuillers dans un autre salader. Cette opération terminée, Mme Besson se souvint que le matin-même elle avait dans sa hâte renversé également de la teinture de bois d'Inde à la cuisine. Elle avait éppongé soigneusement le carreau, mais sait-on jamais ? Elle ne tenait aucunement à empoisonner ses hôtes. Cependant, la crème ramassée était restée blanche comme neige et son goût ne trahissait aucunement la cascade de tout à l'heure. Afin de finir de tranquilliser sa femme, M. Besson lui dit qu'il se chargeait d'apparaître vers les 5 heures au milieu de la société et d'offrir aux dames un verre du « Malaga » supérieur qu'il avait fabriqué en mélangeant du vin cuit et de l'eau de pruneaux. Il ajouta :

— Tu sais, Mélanie, un verre de bonne liqueur est souverain contre les infections. Cela brûle instantanément les microbes, donc si la crème devait contenir un peu de teinture de bois d'Inde, les effets de celle-ci seraient complètement neutralisés par l'alcool.

Mélanie qui ne demandait pas mieux que de trouver son équilibre mental, crut son mari sur parole. D'ailleurs, faisant elle-même une assez grande consommation de « canards » à l'alcool de menthe, ce terme d'« alcool » ne sonnait pas trop mal à ses oreilles. Pour elle, c'était un remède, ni plus ni moins.

A 5 heures précises, M. Besson vint présenter ses hommages aux dames. Celles-ci, connaissant sa parfaite urbanité, l'accueillirent fort aimablement. Elles se trouvaient, du reste, dans cette phase apathique qui suit les bons repas, phase où le corps repu ne refuse point les piments qui, en le stimulant, rompent la monotonie de la digestion. Après quelques compliments et flatteries débités sur ce ton doctoral dont l'influence est toujours certaine quand on a affaire à un auditoire sympathique, M. Besson annonça aux dames qu'elles lui feraient grand plaisir d'accepter un verre de « Malaga » que l'on viderait tranquillement à la prospérité de la société de couture dans la nouvelle année. Mme Delapaix, laquelle, sans être abstinente, ne voyait pas du tout l'alcool d'un bon œil, risqua, malgré toute la bienveillance qu'elle ressentait à l'égard du couple hospitalier, un : « Oh ! M. Besson, vous n'allez pourtant pas nous alcooliser ? » M. Besson s'empressa de la tranquilliser en faisant remarquer que le « Malaga » est un vin doux, préparé exprès pour les dames. « D'ailleurs, continua-t-il, pour être sûr de n'avoir pas dans ma cave un breuvage friqué, j'ai fabriqué moi-même ce « Malaga » avec des produits du pays, tous de première qualité et d'une pureté éprouvée. »

Pendant qu'il allait chercher son « Malaga » et que sa femme préparait les verres, Mme Ducombier réussit à dissiper tout reste de prévention en rappelant que l'on conservait aux vins l'arôme et la douceur du raisin doré en empêchant la fermentation du moût. Le vin de Malaga, fût-il fabriqué dans le canton de Vaud, ne pouvait être que du vin sans alcool puisqu'il était doux. Mme Besson, qui pensait encore à son bois d'Inde, appuya de bonne foi ce raisonnement parfaitement concluant en racontant que son mari lui avait assuré que son « Malaga » avait des propriétés hygiéniques indiscutables.

C'est ainsi que l'on trinqua de bon cœur et que l'on but sans méfiance. L'admiration des dames pour le « Malaga » hygiénique de M. Besson devint générale, lorsqu'on eut entendu la cousine de Bienné de Mme Trou-de-lit affirmer en connaisseuse qu'elle n'avait encore jamais bu un « Malaga » meilleur et qu'après le gâteau et la crème fouettée, c'était un allégement bienfaisant pour l'estomac que d'y goûter. Voyant l'enthousiasme gagner même Mme Delapaix, M. Besson, devant les verres vides, n'eut pas le cœur de re-

fuser une seconde ration. Il est même fort possible que les plus intrépides d'entre les dames ne reculèrent point devant un troisième verre, car on but à la santé d'un peu tout le monde.

Les six coups que la vieille pendule égrana solennellement du haut de la paroi où elle trônaît, rappelèrent la société aux réalités de la vie et aux devoirs domestiques. M. et Mme Besson s'empressèrent d'aider les visiteuses à se vêtir de leurs coiffes, manteaux et fourrures, puis, dans le brouhaha général, on vit les dames s'engager dans la rue où, prises subitement d'un sentiment de solidarité irrésistible, elles se donnèrent le bras en formant une grande bande barrant complètement la chaussée. La cousine de Bienné, sous le coup d'une humeur patriotique extraordinaire, se mit à entonner « Sempach, champ semé de gloire ». Toutes les dames, jeunes ou vieilles, maigres ou fortes, appuyèrent la cantatrice de toute la force de leurs poumons et l'on arriva d'un pas martial devant le bâtiment de la Poste, après avoir mis la moitié de la petite ville en ébullition. Toutes heureuses d'être une fois l'objet de l'attention générale et d'avoir fait preuve d'un réel courage civique, les dames décidèrent de chanter encore « Dès que l'aube dépose », avant de se disperser. Ce chœur, fortement scandé, acheva de réveiller les échos de la vieille cité. De tous côtés partirent des applaudissements et l'on cria « bis » tant et si bien qu'il fallut exécuter un troisième chant. Après d'assez longs pourparlers, on se mit enfin d'accord sur « Je t'aime, ô mon pays », dont le premier couplet fut emporté avec une vigueur d'ouragan. La suite laissa un peu à désirer à cause de l'ignorance dans laquelle se trouvaient les chanteuses au sujet du reste des stances, mais les dames n'eurent pas l'air de s'en préoccuper. On voulait les bisser derechef, cependant, cette fois, l'air frais et la violente gymnastique imposée aux poumons ayant fait leur effet, les dames de la société de couture furent inexorables et se souhaitèrent hâtivement le bonsoir, fort satisfaites de leur succès. Le syndic de X... m'assura même que la cousine de Bienné et Mme Trou-de-lit Mabelle se mirrent, à la grande joie des gosses qui leur firent cortège, à danser encore, les mains sur les hanches, un gracieux quadrille tout en rentrant chez elles.

Désormais, le 28 décembre 1929, comptera parmi les journées mémorables de la société de couture et à X... on en reparlera longtemps, car de mémoire d'homme, on n'avait entendu l'élite des dames de la ville, toutes des personnes de sens rassis et partant d'un sérieux authentique, donner une sérenade à la population de la localité. Les esprits forts de X... n'hésitent point à attribuer ce changement de mœurs à l'influence du mouvement féministe qui pousse les femmes à se produire en public. Aimé Schabzigre.

Il y a mouvement et mouvement. — Voyons, Eugène, tâche d'avoir un bon mouvement et rentre dorénavant de meilleure heure !

— Mais j'en ai un excellent, mac hère, ma montre n'a jamais varié d'une minute !

Du tac au tac. — On ferait un bon livre de ce que tu ne sais pas ! disait un râleur à son ami.

— On en ferait un bien mauvais de ce que tu sais ! répondit l'autre.

TROP SAVANT

TN professeur de Genève n'aime pas à être dérangé dans ses travaux.

Sa bonne s'absentant pendant quelques jours, il s'est trouvé dans l'obligation de recourir aux services d'une femme de ménage qui lui a été recommandée par une voisine.

Notre professeur, plongé dans ses recherches scientifiques, est interrompu par l'entrée en fonctions de la femme de ménage.

— Je viens demander à monsieur comment il désire que son service soit fait.

— Je le désire dépourvu de toute prolixité verbeuse.

— Comment ?

— Avec un minimum de prodigalités oratoires ou mieux encore, avec élimination complète de commentaires.

— Je ne sais pas bien, fit la servante interloquée.

— Je veux dire que le meilleur service s'accomplit les maxillaires joints et l'orifice buccal clos.

— Vous dites ?

— La répression sévère et systématique de toute velléité intempestive de discourir sera hautement appréciée par moi.

— C'est drôle, mais je ne comprends pas !

— L'absence intégrale d'observations météorologiques autant qu'oisives me conviendra particulièrement.

Complètement abasourdie, la femme de ménage s'esquive et descend chez la voisine bienveillante.

— Quel drôle de client que votre professeur !

Ou c'est un fou ou un étranger. Je lui ai demandé comment il désire que son service soit fait, mais du diable si j'ai compris un mot à ses réponses.

La voisine, étonnée, monte avec sa protégée.

— La femme de ménage, dit-elle, ne comprend pas bien comment vous désirez que votre service soit fait.

— En silence ! répond le savant.

Et il ajoute :

— Cette femme ne comprend pas le français ?

Robin des Bois, par Ch. Vivian et Michel Epuy. Un beau volume illustré. Editions Spes, Lausanne.

Un film célèbre, un beau film du reste, a préparé pour notre génération le succès de ce livre auprès des jeunes. Il n'y a pas un enfant au monde qui ne se passionne pour Robin, l'invincible, l'invulnérable « Robin des Bois », l'archer adroit comme Guillaume Tell, qui ne manquait jamais le but. Le sympathique aventurier, défenseur intrépide des faibles et des opprimés, restera toujours dans l'esprit des jeunes lecteurs comme un vivant symbole du courage audacieux, symbole aussi de l'idée toute simple de justice qui appelle la punition des méchants et la récompense des bons. Peu importe que les aventures passionnantes de Robin et de sa bande de joyeux compères se passent dans les forêts d'Angleterre, l'imagination juvénile les transporte près de nous dans le temps et dans l'espace. C'est le livre du jour et les éditeurs lui ont fait un habet des plus attrayants.

DIALOGUE DE CHASSEURS



OUS deux natifs de Marseille, mais habitant Paris, Marius Laboulbène et Olive Pédebrade sont partis, dès le jour de l'ouverture, munis de leurs Lefaucheuks et escortés de leurs chiens respectifs. Tommy et Hassan.

La matinée se passe en battues infructueuses et les deux compères, fatigués et affamés, s'assoient près d'une haie et se mettent à déjeuner en conversant.

— Tu vois ce chien ? dit Marius, indiquant Tommy. Un type épatait. C'est plus intelligent qu'un homme et ça a plus de cœur. Chaque matin, j'ai l'habitude de lui mettre sept sous dans la gueule. Il trotte en douceur chez le boulanger du coin et se paie un petit pain bien doré qu'il se colle royallement dans le cornet, une fois rentré à la maison.

— Ça n'a rien d'extraordinaire.

— Tu trouves... Eh bien, attends, Olive. Voici trois jours, mon Tommy revient sans son petit pain. Il y a deux jours, même phénomène. Té, me dis-je, il y a du louché là-dessous. Je surveille l'animal, je le suis et sais-tu ce que je vois ? Il entre chez le boulanger, lâche bien proprement ses sept sous sur le comptoir et reçoit en échange un petit pain qu'il saisit dans sa gueule. Il s'esquive. Je marche derrière lui. Voilà mon gaillard qui entre dans une cour où il y avait un vieux chien impotent couché dans l'embrasure d'une porte. Tommy dépose le petit pain devant son camarade, et s'en va, tranquille comme Baptiste. Eh bien, qu'en dis-tu, mon Olive ?

— Peuh ! fait celui-ci d'un air dédaigneux, ça ne m'épate pas. C'est banal, ce truc-là. Ton Tommy est né aux Epinettes, monsieur ; tandis que mon Gassan est de Marseille. Tiens, écoute son dernier tour. Tout comme toi, je lui donnais sept sous chaque matin, mais il préférait acheter un croissant... probablement à cause de son nom turc ; il doit être mahométan. Bref, der-